

## Chapitre 12 : ... et châtement

(jeudi 31 janvier 2002)

\*\*\*

**Où l'on retrouve Al Makki, la tribu Ben Amrane... et même les Brahim**

**L'adieu à Aziza**

**Des funérailles populaires**

**« ; Aquì se baila solamente por la muerte de Satàn ! » : une preuve indiscutable**

**Nous voilà enrôlés pour la justice de Salomon**

**Al Makki contre El Malek**

**La destruction du "rrèpèrr dè-z-èntègriss"**

**Il faut noyer la foggara !**

**Quel coin d'ici-bas n'a pas connu les malheurs dont souffre le Maghreb ?**

En fendant la foule, on entendit un bruit de moteur et vit le corbillard franchir le portail, ce qui obligea ladite presse à se tasser encore davantage.

Chez Al Makki, le son de la radio était assourdissant. J'en demandai la raison :

— C'é plouss sourr ! expliqua le commandant, en nous invitant du geste à profiter des deux canettes de bière qu'il venait de sortir du frigo, alors qu'il se réservait la gazouse.

— Nous levâmes nos verres à la Justice. Puis nous nous assîmes et le commandant, les coudes sur la petite table, avançant son buste vers nous, entra dans le vif du sujet, d'une voix grave :

— Yè crrouà avouàrr rrèpèrré lè-z-assassèn, y (et) yè vou prropoz' dè lé *castigàrr* (châtier)...

— Vous n'avez pas assez d'hommes à votre disposition ? m'enquis-je.

— Yè *tengo* (dispose) soulmàn trouà ou quattr' homm' dè confiàns' absolou.

— Personnellement, je suis prêt à vous aider, mais vous n'ignorez pas qu'à mon âge, mes capacités physiques ne sont pas celles d'un jeune homme !

— Les miennes non plus ! ajouta Luc avec une modestie douteuse car il avait la frite d'un quadra.

— Yè vou prpropozè dè pozission d'*embuscàda* (postes de guêt), sànn grràn risquè.

— Ne serait-il pas plus sage de faire appel à la Justice algérienne ?

— Nò, y (et) vou savé *porché* (pourquoi) !

— Encore une question : comment êtes vous certain que ce sont bien les assassins ?

— Yè dè-z-espion : lè-z-èntègriss' on festouayè lè yourr dè la morr dè Mèdèm' Ahmadi.

— Cela ne me paraît pas une preuve suffisante de culpabilité directe ! rétorquai-je.

— *¿ Y si hoi ellos festejuan de nuevo, es la prueba suficiente ?*<sup>1</sup> jacta-t-il en castillan, par dépit.

— Humm... N'avez-vous pas des arguments plus concrets...

— *¿ Aquì se baila solamente por la muerte de Satàn !*<sup>2</sup> s'exclama-t-il alors avec irritation.

— Qu'en penses-tu ? demandai-je à Luc.

— J'veux bien donner un coup d'main, en souvenir d'Aziza, mais sans oublier qu'cette guerre est d'abord une guerre algéro-algérienne !

— Cè plouss, contesta le commandant. Cé-t-oun' guèrr' contrrè la barrbarrì !

— On consent à vous suivre, conclus-je, mais les conséquences risquent d'être graves, d'abord pour vous et ensuite peut-être pour nous aussi, non ?

— Sì, mè yè fè passé la Youstiss' d'abòrr... Mèdèm Ahmadi m'a di oun yourr kè votrr' dèviz' è : "Vitam im'pen'derrè Vèrro ett Youstissia" ! sourit-il narquoisement.

— Peut-on d'abord jeter un coup d'œil à l'endroit de l'accident – ou de l'assassinat ? m'enquis-je.

— Biènn sourr, on passèrrà parr là... *Pero* (mais), rrègardè d'aboùrr ça, fit-il en allumant le magnétoscope et le téléviseur tout en expliquant qu'Houari avait enregistré la vidéo depuis le

1 Et si aujourd'hui ils festoient de nouveau, la preuve est-elle suffisante ?

2 Ici on danse seulement à l'occasion de la mort de satan !

sommet d'un palmier-dattier situé à une centaine de mètres du "rrèpèrr dé-z-èntègriss", appartenant à un certain El Malek, propriétaire terrien, descendant d'une vieille famille esclavagiste et néanmoins très pieuse...

On eut, effectivement, une vue plongeante sur une propriété ceinte d'un mur d'environ deux mètres de haut. Le "rrèpèrr" en question était un gros bloc ocre sans étage, presque carré et d'une dizaine de mètres de côté, couvert par une terrasse, laquelle était surmontée d'une tour d'un bon mètre de côté et atteignant la hauteur des palmiers environnants. Un pigeonnier rehaussé, sans doute, mais logeant maintenant (d'après Houari) un drôle d'oiseau : la sentinelle !

La fiesta suivit, à la lueur des derniers feux du couchant. On devinait, dans la cour, au travers des palmes, quelques enturbannés en train d'esquisser des pas de danse sur des mélopées arabes, qui, portées par le vent, dominaient le bruissement du feuillage...

Avant que la courte scène ne se termine, une date apparut sur l'écran : 28/01/2002.

Pendant que nous terminions la bière, Al Makki opéra un émetteur-récepteur pour causer avec Houari, qui, de nouveau sur son perchoir, l'informa que quatre ou cinq acolytes devaient se trouver dans le "rrèpèrr"... et certifia que la musique n'avait jamais été aussi forte !

— Cè yourrdouï ou yamè, conclut le commandant, ajoutant : On va d'aborr com' pourr la cèrrèmonì, pi on va èzaminè la sitouassion, y (et) finalmàn èzècouté (*sic*) notrr' dèvouàrr !

Quand nous quittâmes le studio, l'esplanade s'était déjà pratiquement vidée de ses voitures... Au-delà du portail, on apercevait une longue queue de motos et vélos – ce qui témoignait de la popularité de LTH<sup>3</sup>.

Al Makki nous amena d'abord à la remise, inspecter rapidement l'épave de la Range Rover. Le choc, frontal, avait dû être extrêmement violent car il avait enfoncé le pare-buffle... Puis il nous véhicula au cimetière avec son *Toyota*. En cours de route, il nous expliqua sa tactique, qui consistait carrément à "douné l'assô ou rrèpèrr".

— Ce n'est pas moralement possible s'il y a des femmes ou des enfants à l'intérieur ! l'avertis-je.

— Y a pa dè fàm' ni dè zanfàn là dèdàn. Rièn què dè entègriss, nous assura-t-il.

Faute de place, nous dûmes parquer au bord de la route, à cinq minutes à pied du cimetière – lequel, comme tous ceux du pays, était dépourvu du moindre ombrage. Tant mieux, car le soleil déclinant ne compensait pas la bise qui soufflait du Haut Atlas, certainement enneigé.

La foule se pressait autour de la cérémonie, quitte à piétiner les nombreuses tombes à l'abandon.

— Souivè-mouà dè louèn, y (et) fèt' vou rrèmarrquè, hè ; pi rrandè-vou derrièrr' lè figuè dè barbari, à drrouàt' dou pourrtà, nous ordonna le commandant – avant de nous quitter pour se frayer un chemin jusqu'au bord de la tombe, où les gens importants pouvaient le voir...

Nous profitâmes donc d'un monticule de terre sableuse (nous n'étions pas du genre à craindre de saloper nos godasses, comme ceux qui nous entouraient !) pour nous montrer aussi et *choufer* la cérémonie. Nous crûmes apercevoir les Ahmadi et les Bellouche au centre de la scène, mais nous ne distinguâmes ni les Brahim, ni Nivea : nous avons laissé nos jumelles et le *transistor* dans la *Toyota*. De toute façon, il aurait été indécent de lorgner l'enterrement avec des jumelles.

Nivea nous apprit plus tard qu'eux trois étaient masqués par tout un groupe de grands Sahraouis... Au bout de quelques minutes, nous nous déplaçâmes sans hâte afin de quitter la place le plus discrètement possible.

Nous étions au lieu de rendez-vous – le dépotoir de tout ce qu'on jetait en nettoyant ou en réaménageant les tombes – depuis deux ou trois minutes, quand un Saharien en habit traditionnel et au teint d'Harattine, nous aborda :

— Oùn souzì (sosie) m'a rramplacé à la cèrrèmonì, dit-il en riant. Oùn Sahraoui, natourelmàn<sup>4</sup> !

C'était le commandant, tout heureux de sa farce, qui d'ailleurs n'en était pas une, car il fallut nous

3 Pour réparer un oubli du *LPC* (sans doute parce que les Advus ne firent que passer à Adrar), je rappelle l'importance du rôle caritatif du CEIS, non seulement envers les réfugiés sahraouis, mais aussi au profit des autochtones défavorisés.

4 La chose est connue par le dicton français : toutes les anglaises sont rousses.

grimer également, un peu plus loin, où était dissimulée une antédiluvienne Peugeot 403, dans laquelle se trouvait Téoufik, avec notre matériel, des frusques locaux et du cirage noir...

Une fois travestis en parfaits Sahariens, nous voilà embarqués sur le sentier de la *vendetta*.

En cours de route, le commandant nous détailla la manœuvre et nous confirma que nous n'étions là que pour la "dissouaziòn". Ce qui ne l'empêcha pas de gratifier Luc d'une mitraillette, moi d'un pistolet et tous les deux d'une paire de grenades :

— Cè prrè pourr l'amplouà. Yè crrouà kè vou savè vou-z-an serrvirr, hè ? nous questionna-t-il, tout en nous refiletant à chacun une lampe frontale et un émetteur-récepteur dernier cri. Nous nous gardâmes bien de lui parler de nos *talkies-walkies* furtifs...

Le soleil venait à peine de disparaître quand nous arrivâmes sur le lieu du drame. Al Makki nous montra les traces évidentes du choc sur le vieux mur bordant la route de l'aéroport.

Son interprétation était probante mais je tins à lui opposer un dernier argument :

— Sans autopsie sérieuse, on ne saura jamais si elle n'a pas eu une attaque cérébrale ou cardiaque !

— Lè pnou, lè pnou, répéta-t-il, agacé.

— Il faudrait le faire expertiser, rappelai-je.

— Bièn sourr, *pero* (mais) ça sèrrà trrou tarr ! Lè chatimàn cè *hoy* (aujourd'hui) ou yamè, siffla-t-il.

À la nuit tombée, nous fûmes dans le coin de la propriété d'El Malek – qui se trouvait dans la palmeraie, à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de la ville. La lune, encore quasi pleine, était en train de se lever et allait bientôt rendre inutiles les lampes frontales. L'harmattan faisait bruisser la végétation, ce qui nous était favorable.

On dissimula la *Bijou* derrière des buissons. Puis Al Makki et Téoufik s'équipèrent : outre les *Kalach*, ils endossèrent des sacs remplis de munitions et de matériel de secours.

— Voù, missiè Doutrrèrriv', fèt' sourrtoù attansioùn à voù, hé ! me prévint Al Makki.

La lune n'éclairait encore que les cimes des palmiers, le sol restant dans le noir – tout au moins pour moi, car Téoufik avait, lui, des yeux de lynx ; ce qui nous évita d'achopper sur toutes sortes d'obstacles : fossés, pierrailles, barbelés...

Au bout d'un petit quart d'heure de marche nous nous arrêtons au pied d'un haut palmier qui, d'après le commandant, se trouve tout près de la piste d'accès au "rrèpèrr" et à une centaine de mètres de son mur d'enceinte. Avant toute chose, on procède au réglage de la puissance de nos émetteurs-récepteurs avec celui de Houari sur son palmier – situé à environ 90 degrés de notre position par rapport au dit "rrèpèrr" – de telle façon que chaque émetteur soit en limite de portée, dans le but de minimiser la probabilité d'être reçu par l'ennemi<sup>5</sup>.

Notre vigie signale qu'une musique triomphale s'échappe du gourbi, où une camionnette était arrivée une demi-heure plus tôt avec quatre ou cinq personnes à bord. Mais nos oreilles n'entendent que l'harmattan : nous ne sommes pas, comme lui, sous le vent du dit gourbi.

Téoufik lace alors des crampons *ad hoc* à ses chaussures, puis grimpe sur le palmier avec son sac rempli de deux roquettes et sa *Kalach*, alors qu'Al Makki nous ouvre prudemment le chemin vers la propriété. On finit par percevoir nous aussi des bouffées de nouba et la silhouette de la tour éclairée par la Lune...

On s'arrête à une trentaine de mètres du portail, par crainte d'éventuels détecteurs ou caméras de surveillance, puis on inspecte les lieux à l'aide des jumelles. Volets et porte pleins sont fermés, mais quelques raies de lumière filtrent tout de même. On ne distingue aucun signe du guetteur dans son pigeonnier, alors que Houari jure qu'il est bien là !

Al Makki nous demande alors de faire le tour de l'enceinte, à couvert du mur ; et de balancer une grenade chacun sur le gourbi, quelques secondes après la première roquette (qui est censée mettre le feu à l'intérieur du bâtiment), pour faire croire que nous sommes nombreux.

— Vous êtes sûr que le chemin de ronde n'est pas miné ou piégé ? lui demandé-je.

5 Houari disposait, lui, d'une petite antenne parabolique orientable.

— Noù : loùrr trrouà grrò chièn sè proumènè à l'entèrriorr comè à l'estèrriorr dou mourr.

— Comment ça se fait qu'ils ne nous aient pas repérés ?

— Noù som' sou lè vàn y (et) Houarri lé-z-a drrougué, hi, hi, hi ! glousse-t-il.

— Les proprios ont dû s'en apercevoir et doivent nous attendre !

— C'è difficilè dè fèrr la diffèransè avec lè sommey !

— Bon, on y va.

— Je passe devant, fit Luc, péremptoire.

— Non, non : j'ai atteint un âge qui ne me permet plus d'être bien utile ! argué-je en partant résolument, après avoir libéré la sûreté de mon pistolet...

J'avance en tâtant le sol du bout de la canne. Luc me suit à quelques mètres, sa *Kalach* en main. Quelques minutes plus tard, nous entendons des grognements : la drogue de Houari n'était donc que de la poudre de perlimpinpin, me dis-je, ou alors – suprême astuce des proprios – ils ne relâchent les mâtins qu'à tour de rôle ! La roquette du commandant part aussitôt dans un éclair, générant un boucan d'explosion et une haute gerbe de poussière... Comme prévu, nous lançons chacun notre grenade, cependant qu'une puissante rafale de mitrailleuse part de la terrasse du gourbi en direction d'Al Makki – à preuve le juron qu'il profère : nous sommes tous sur son réseau. Simultanément, deux mâtins enragés surgissent devant moi. Je bondis (pour autant que je puis !) vers le palmier le plus proche, ce qui fait que les deux molosses arrivent sur Luc. Avant qu'il ait eu le temps de saisir le canon de sa *kalach* à deux mains pour frapper la première bête, celle-ci lui a déjà planté ses crocs dans la jambe, sans que je puisse tirer sur le molosse, par crainte de blesser l'ami. Je tire donc sur le second, qui revient sur moi. Touché, celui-ci se tire en glapissant. Le coup de crosse de Luc – vous savez qu'il en a l'habitude, depuis son exploit du cap Blanc en 77<sup>6</sup> –, fait lâcher prise au premier chien qui s'enfuit, lui, en hurlant... Mais sous le pantalon déchiré le sang coule : le mollet est entamé.

Inutile de vouloir prévenir Al Makki : celui-ci a d'autres chats à fouetter... D'ailleurs, immédiatement après, une roquette (on sut plus tard que c'était celle de Téoufik) flashe et la tour s'écroule dans un vacarme d'enfer. Les chèches nous protègent des gravats qui retombent en pluie.

— C'est méchant ? Tu es vacciné contre le tétanos ? Interrogé-je Luc, alors qu'ayant soulevé le pantalon, il s'essuie le sang avec son mouchoir, moi-même restant en alerte avec mon pistolet.

Je ne saisis pas sa réponse car une seconde mitraillade part de la terrasse du gourbi, immédiatement suivie sur le réseau d'un cri de détresse de Téoufik. Al Makki nous informe aors que le gommier chute avec la cime de son palmier, littéralement décapitée... et que nous devons le rejoindre *fissà*...

Le gourbi est sérieusement touché car des grésillements d'incendie se font entendre et un panache rougeoyant s'élève, filant vers le sud, cependant qu'une puanteur âcre se répand...

Nous rejoignons donc dare-dare (Luc boitillant) nos amis derrière la grande touffe de palmes : au milieu de quelques régimes de dattes à moitié écrasés, Al Makki procède à la consolidation de la jambe droite de Téoufik (dont le tibia s'était sans doute fendu) avec des tiges de bois et un bandage :

— Cè pa tro ggrav', jugea le commandant. Ocoupè-voù dè loui, si vou plè, yè vè tirrè oun' outrè rroquettè. Mè missié Advouss, vou-z-èt' blessè oussi à la yamb gôch' ?

— J'ai été mordu par un chien ! C'est encore moins grave, sauf s'il est enragé ! Plaisante Luc, tout en récupérant les dattes éparpillées pour en faire un tas<sup>7</sup>.

— Souagnè-voù, y a du dèzènfèctàn dan la kès' !

Mais plus de bandage : déjà utilisé pour Téoufik. Je dois en faire un avec une manche de la chemise de Luc – grâce à un opinel (un vrai, celui-là<sup>8</sup>) dont – en vrai montagnard – il ne se sépare jamais.

Flash et explosion de la roquette d'Al Makki. Puis ce dernier interroge Houari sur la ligne, en arabe. Je comprends que la terrasse s'est bien effondrée en partie et que l'incendie fait rage à l'intérieur.

Le commandant revient :

6 Cf. le LSC.

7 Le lecteur sait que Luc est un dur, car, à mon avis la blessure devait lui brûler un maximum !

8 Les lecteurs du LSC comprendront la remarque !

— Norrmalmàn, i son touss grriyè ou assfissiè là-dèdàn !

— Vous ne trouvez pas que tout ce boucan va finir par rameuter les gens des alentours ?

— Lé yàn, i-z-on pòurr : i rrest' terrè chè-z-ou !

On entend quelques explosions à l'intérieur du gourbi et quelques langues de feu jaillissent encore du nuage. Houari nous confirme qu'il n'aperçoit âme qui vive, ni morte d'ailleurs...

— Ils sont peut-être équipés de masques à gaz, supputé-je.

— La douzièm' (deuxième !) rrokkett' ètè à esplozion rrètarredè : ou il son touss morr, ou il son rréfouyiè dan lè *feggaguirr*<sup>9</sup>, estime Al Makki.

— Il y a peut-être une cave avec aération externe, suggéré-je.

— J'ai entendu dire qu'il y avait tout un réseau de fogarras par ici, insiste Luc.

— La sorrti plou prroch' è à trrouàssàn mètrr' d'ici. Ell' donn' dan-z-oun rèzerrvouàrr qui l'ètè plèn à midi y (et) dounk nouayè la galèrì, *pero* yè nè sè s'il è touyoùrr plèn, pasqu'il-zon pou averrtirr dè coumpliss'... Et le commandant se gratte le menton, puis :

— Vou pouvè pètètrr allè vouàrr toù lè doù ? C'è la dirressioun plèn *sourr* (sud), précisa-t-il en me tendant sa boussole et deux lampes frontales... Si l'èclouz' è ouvertt', ferrmè-la. *Pero* (mais) si ya danyé, rèvènè vit', hè !

— OK commandant ! Fit Luc, et, sans demander mon avis ni consulter la boussole, il plaça une lampe (éteinte) autour de son chèche et partit en boitant dans la bonne direction – indiquée effectivement par le panache de fumée... et la Lune sinon les étoiles<sup>10</sup>, pour quelqu'un comme Luc qui s'y connaissait en astronomie.

Je le suis sans moufter : l'ami a visiblement gardé de bons réflexes de guerrier : pas étonnant, la campagne de 77 a certainement constitué pour lui un excellent entraînement !

Nous plaçons chacun l'émetteur-récepteur du commandant en position d'écoute seule, activons notre propre réseau furtif et nous nous éloignons de quelques dizaines de mètres l'un de l'autre.

— Faut être extrêmement prudents – préconise Luc sur la ligne –, y a p't-être une sortie d'leur sous-sol très proche... Le tunnel des trabendistes<sup>11</sup>, ça t'appelle rien ?

— Si, si. Tenons-nous sur nos gardes et tâchons de faire le moins de bruit possible...

Plus facile à dire qu'à faire : les débris végétaux craquent sous nos pas... D'ailleurs à certains passages denses du sous-bois on est bien obligés d'utiliser les frontales, les rayons de lune n'atteignant plus le sol.

Au bout d'un bon quart d'heure de cette marche parfois hésitante, c'est Luc qui, malgré son boitement, tombe en premier sur le réservoir. On convient alors de ne plus allumer les frontales du tout, car s'il y a un lieu surveillé par les hommes d'El Malek, c'est bien celui-là.

— En fait la foggara débouche dans un bassin d'une centaine de mètres carrés, qui est metnà aux trois quarts vide. Elle s'termine par un tunnel maçonné d'environ un mètre de hauteur, dans l'quel on peut parfaitement circuler accroupis... M'informe Luc, toujours via notre ligne furtive.

— Al Makki a été mal informé alors ?

— En tout cas l'écluse est ouverte !

Tout en rejoignant Luc, je transmets au commandant la mauvaise nouvelle. Il me rappelle de fermer l'écluse *fissà*... Mais, d'après Luc, l'écluse et son mécanisme de commande sont à découvert, donc éclairés quasiment *a giorno*...

Luc et moi, nous tenant toujours à distance et dissimulés derrière des buissons de bambous, nous convenons d'une méthode pour démasquer une éventuelle sentinelle perchée – Al Makki n'étant certainement pas le seul à utiliser ces excellents miradors naturels que sont les palmiers !

Cependant que Luc fait le guet de l'autre côté du réservoir, je me procure, toujours à couvert et dans la plus grande discrétion, une tige de bambou longue de quatre bons mètres, au bout de laquelle

9 Pluriel de *foggara*. Conduites souterraines qui recueillent l'eau d'infiltration pour les besoins de l'oasis.

10 Mais les palmiers nous empêchaient de voir l'étoile polaire, située à 28° au-dessus de l'horizon.

11 Cf. le *LPC*.

j'attache la frontale. Puis, m'abritant derrière un tronc de palmier, j'allume ladite loupiote et la tends à découvert. Si sentinelle il y avait, elle ne pouvait ignorer la bagarre, par les explosions, par le nuage qui filochait dans cette direction, tout en répandant une méchante puanteur ; sinon par la liaison radio dont les èntègriss' étaient probablement équipés.

J'attends ainsi pendant quelques longues minutes :

— Le guetteur éventuel, doit chercher à identifier sa cible avant de tirer, susurré-je dans le micro.

— Il est p'tèt trop obnubilé par l'incendie ! J'vais balancer des pierres dans l'eau, décide Luc.

Elles génèrent évidemment des ploufs bien audibles ainsi que des ronds miroitants... L'absence de réaction nous fait conclure qu'il n'y a sans doute personne dans les environs.

Al Makki m'appelle alors :

— Yè fè souté lè rrèpèrr y (et) lè-z-èntègriss avec, hi, hi, hi ! Vou-z-avè ferrmè l'èclouz' ?

— Pas encore, on veut d'abord s'assurer qu'il n'y a personne de la bande à El Malek par ici.

— Yè crrouà kè nò : il s'attendè pa à noutr' aksiòn *hoi* (aujourd'hui)... Fèt' lè plou vit' possibl' pasqu'il fou porrtè Houarri chè lè toubib dou Çantrr'.

— On va faire de notre mieux. À bientôt.

Luc fait le tour du bassin en l'explorant avec son *transistor*. À l'approche d'un rocher situé vers l'écluse, celui-ci siffle : la manivelle actionnant l'écluse y est cachée dessous...

Pendant ce temps, je me rapproche de lui pour le couvrir éventuellement, d'autant que la manœuvre de l'écluse provoque un grincement de chaînes à réveiller un mort.

Finalement l'affaire se termine sans incident et Luc balance la manivelle dans l'eau. Puis nous quittons les lieux, toujours distanciés l'un de l'autre. Le panache rabattu par le vent du nord nous ramena directement en vue du portail.

Le gourbi n'est effectivement plus qu'une ruine. Les trois Sahariens nous attendent dans la *Bijou* que Houari était, entre-temps, allé chercher.

Nous regagnons le CEIS le plus vite possible... tout en avalant des sandwiches et nous désaltérant à la *gazouse*, intelligemment prévus par Al Makki.

Il est presque minuit quand ce dernier télécommande l'ouverture automatique du portail.

Le Centre apparaît désert, sans doute pour cause de deuil officiel et de week-end islamique à la fois. Nous roulons jusqu'à la "Pharmacie", accessible par l'arrière du bâtiment, où Houari nous laisse avec nos affaires civiles pour mettre la *Bijou* et les armes en lieu sûr.

Pendant qu'Al Makki et moi-même aidons Téoufik à se déshabiller et s'installer sur un "billot" – installé sous tente pour les interventions chirurgicales urgentes –, le Dr Mouloud, toubib du Centre (que j'avais déjà rencontré en 95), redésinfecte la morsure de Luc et lui injecte un vaccin antirabique. Ensuite il s'occupe du gommier, alors que Luc et moi nous nous débarbouillons et revêtons nos habits européens...

Devant prendre l'avion tôt le matin, nous saluons les trois Sahariens et rejoignons le studio, où nous attend une Nivea. Luc lui présentons son bandage de la jambe comme une simple griffure de méchantes ronces, ce qui la rassure :

— Al Makki m'a téléphoné vers 19 heures pour me dire que vous ne pourriez pas dîner avec nous.

— Al Makki ? T'en es sûre ? As-tu bien reconnu sa voix ? Questionne-t-il.

— Je n'ai pas vraiment fait attention, surtout que le téléphone local la déforme... En tout cas il s'est présenté comme tel. Dites-moi plutôt ce que vous avez fait pendant tout ce temps ?

— Nous avons dû régler quelques petits problèmes éthiques, répondis-je, laconiquement.

— Et j'en ai profité pour marauder des dattes ! rit Luc, malgré la probable douleur de sa plaie.

Comblée par l'heureuse issue des dits "problèmes éthiques", Nivea n'en demande pas plus.

Après la douche, nous avons droit à un dîner végétarien et néanmoins raffiné : légumes frais de l'oasis à la vinaigrette, aubergines (toujours de l'oasis) farcies avec un combiné de haricots secs et patates locales du meilleur goût, fruits de saison, dont des deglet nour suprêmement délicieuses, contrairement à celles qu'avait grappillées Luc... Le tout arrosé au lait de coco, seule chose à

laquelle l'ami rechigne et remplace par la petite bière du pays, dont une canette traîne dans le frigo.

Le lendemain matin à l'aube, nous prîmes le petit déjeuner à la cantine avec le commandant. C'est la vieille et brave Fouziya, encore tout éplorée, qui nous servit. Elle était restée au Centre car c'était là sa seule famille, nous avoua-t-elle. Elle nous fit des adieux larmoyants, réalisant bien que s'en serait fini du CEIS... Nivea s'étant acquittée la veille des salutations avec les Ben Amrane et les Ahmadi – après avoir excusé notre absence : Al Makki avait encore eu besoin de nous pour une expertise relativement à un nouveau système de télécommunications, leur avait-elle expliqué<sup>12</sup> – il ne restait plus qu'à rallier l'aéroport, où, nous informa-t-elle, les Brahim nous attendaient.

Une demi-heure plus tard, alors que le soleil commençait à réchauffer l'atmosphère, Al Makki lui-même (en complet-veston de nouveau) nous y véhicula. Il nous confirma que la seule blessure sérieuse de Téoufik était bien la felure du tibia...

Je lui demandai alors comment il voyait son avenir :

— La politikè dou gouvern'màn alyérrièn ètàn d'ammistiè lè-z-èntégrriss y (et) dè sè rraccomodè avec lè Maroc, il voù mioù què yè dècampè !

— Est-ce que cela signifie la fin du CEIS ?

— C'è prrobablè ! Y a oun' rréunion dè famiyè hoy (aujourd'hui) sourr toù cè prrobblèmè... Mouà, yè vè rantrè dan mon pèy y (et) continuè là-bà la loutt' pourr l'èndèpandancè ; carr ici yè fè mon dèrniè dèvouarr : la youstiss vizavi dè Mèdèm Ahmadi.

Après de longues accolades fraternelles à la façon saharienne, d'autant plus émouvantes que nous savions que nous ne nous reverrions sans doute jamais plus, nous nous quittâmes dans un coin discret du parking : il ne tenait évidemment pas à se faire remarquer.

Les Brahim n'étaient pas encore arrivés.

— Ça m'étonne pas – commenta Luc – c'est toujours Myriam qui impose ses retards !

Ils se pointèrent donc à la dernière minute et, étant placés loin de nous, nous ne causâmes pas avec eux de tout le voyage, sinon quelques mots de convenance en allant aux toilettes.

Après un vol sans histoire, nous atterrîmes à Dar el-Beïda autour de midi. Notre correspondance sur Marseille ne nous laissant qu'une petite demi-heure – au grand soulagement de Luc, qui avait de la peine à masquer sa claudication –, nous eûmes juste le temps de prendre un pot d'adieu.

Ils étaient évidemment bouleversés par la mort de leur « meilleure amie », et convinrent que la thèse de l'attentat était crédible, car ils savaient, encore mieux que nous, que LTH était depuis longtemps dans le collimateur des islamistes... Mais, comme Hakim, ils pensaient que l'heure était à la réconciliation nationale.

Par ailleurs ils se dirent heureux de leur vieillesse : ils avaient de nombreux petits enfants dont ils nous montrèrent les photos, et pensaient que le cauchemar de l'intégrisme s'éloignant, l'Algérie, grâce à ses ressources pétrolières et humaines, était promise à un grand avenir...

Ils ne nous posèrent aucune question sur notre emploi du temps de la veille, mais sans doute n'avaient-ils pas encore eu vent de la destruction du "rrèpèrr" d'El Malek...

Nous échangeâmes, bien sûr, des invitations réciproques, mais sans conviction : nous étions, les uns et les autres, à un âge où les voyages lointains deviennent compliqués, mentalement et physiquement...

Au cours du vol sur Marseille, les Advus m'avouèrent la similitude de ce rapatriement avec celui de 77 : ils n'avaient qu'une envie : mettre au plus tôt la Méditerranée entre eux et le pays que dans ma jeunesse quelque peu présomptueuse, j'avais qualifié de "maudit des dieux".

Chose qu'aujourd'hui je regrette, car quel est le coin d'ici-bas qui n'a pas connu, au moins une fois de son Histoire, les calamités souffertes par le Maghreb ?

---

12 Depuis notre équipée en Amérique, Nivea connaissait l'existence des *talkies-walkies* furtifs.